

Article paru dans :

BLANCHARD Philippe, RIBEMONT Thomas (dir.), *Méthodes et outils des sciences sociales. Innovation et renouvellement*, L'Harmattan, collection Cahiers Politiques, Paris, 2003, p. 9-18.

INTRODUCTION

La méthode fait actuellement fortune dans les sciences sociales à l'Université. Les soi-disant « méthodologies », parfois de simples exposés du protocole d'enquête suivi, foisonnent dans les cours et les manuels à tel point que les façons d'étudier (les méthodes) semblent parfois plus importantes que le résultat de l'étude elle-même (les faits et les théories). Comment expliquer ce mouvement, après une période où les théories générales de l'histoire, de la société ou de la politique ont dominé les préoccupations scientifiques ? Pourquoi un tel retournement en faveur de la procédure scientifique ?

Peut-être s'agit-il de masquer la fragilité de théories de la société moins assurées qu'elles n'ont pu l'être par le passé. La méthode serait ainsi le meilleur *vade-mecum* pour des disciplines incertaines de leur statut scientifique. Selon une autre hypothèse, la conformité de la méthode constituerait le critère d'une nouvelle orthodoxie : faute d'une connaissance assurée de la nature et du fonctionnement du monde social, les écoles académiques se focaliseraient sur la manière d'acquérir cette connaissance. Selon une troisième interprétation, plus exogène au discours scientifique, la méthode constituerait le critère majeur de distinction entre les sciences sociales et les savoirs sociaux pré-, péri- ou pseudo-scientifiques. Enfin, vision plus historique, dans le contexte d'ouverture qui fait suite au déclin des grandes théories explicatives, l'inflation du discours méthodologique peut trahir un besoin temporaire de mettre en ordre le flot des manières de faire, afin de mieux sélectionner les plus prometteuses.

Nous ne trancherons pas ici entre ces explications. Repli stratégique et discret de la connaissance sur son mode de construction, marqueur salutaire et protecteur d'une scientificité menacée, refuge d'une nouvelle orthodoxie, ou encore volonté de réguler un développement anarchique, l'inflation du discours méthodologique n'en témoigne pas moins d'un effort accru de clarification et de confrontation des façons de recueillir, de transformer et d'interpréter les données sociologiques. Nous ne prétendons naturellement pas redoubler dans ce volume ce travail de recensement, de description et de réglementation. Il s'agit plutôt pour nous de repérer quelques innovations qui nous semblent mériter d'être discutées, approfondies, et, pour la présente introduction, d'en déduire quelques-unes des conditions qui déterminent l'innovation méthodologique.

Enquêtes par questionnaires, collecte et traitement de statistiques, entretiens directifs ou libres, dépouillement d'archives, observation participante... : les sciences de la société, maladroitement qualifiées par raccourci ou par héritage positiviste de sciences sociales, partagent un noyau de méthodes fondamentales qui justifie qu'on les traite ensemble. Ces méthodes essaient en permanence d'une discipline à l'autre. Les D.E.U.G. rénovés de sciences sociales et humaines, comme les écoles doctorales, ont compris l'intérêt de rendre interdisciplinaires les séminaires de méthode. Des affinités disciplinaires existent, certes, suivant les objets (l'histoire préférera les archives, la sociologie les entretiens) et suivant les traditions (l'ethnologie et la sociologie appliquent des méthodes sensiblement différentes aux mêmes objets contemporains). L'article de P. Blanchard et C. Patou sur les usages de l'analyse factorielle dans les publications de sciences sociales montre par exemple les préférences durables de certaines disciplines pour certaines variantes de cette méthode. Mais les points communs semblent l'emporter, dans la pratique effective et dans les perspectives de collaboration qu'elles ouvrent.

A ces convergences s'ajoute la proximité des problèmes épistémologiques rencontrés par ces disciplines. Toutes admettent *grosso modo* qu'il n'existe pas de lois universelles, définitives, indiscutées de la société ; que les résultats sont le plus souvent vrais « toutes choses égales par ailleurs » pour les économistes, dans telle société et à telle époque pour les historiens, ou dans tel contexte social, spatial et temporel pour les sociologues (aux discussions près sur les possibilités de généralisation et de formalisation des théories) ; que l'expérimentation est rarement possible, car la société est un objet énorme, unique, qui peut sous certaines conditions être échantillonné ou simulé, mais pas répliqué ; que l'objet d'étude, l'homme en société, est non seulement vivant mais aussi pensant (et peut-être même libre), qu'il a sa dynamique propre et en partie imprévisible ; que, plus avant, cet objet est réflexif, au même titre que le scientifique lui-même. Ce dernier appartient parfois à l'objet qu'il étudie. Pour aller au fond des choses, c'est à ces spécificités que les auteurs de ce volume, explicitement ou non, se sont heurtés.

Si les différentes sciences sociales partagent un noyau de questions épistémologiques communes, en revanche, les théories qu'elles produisent, qu'on les grandisse en « paradigmes », en « approches » ou en « courants intellectuels », foisonnent. Chacune a sa tradition de recherche et ses références incontournables. Les théories sont encore présentées dans les manuels et les cours à travers un homme, une équipe, quelques textes fondateurs, une enquête qui a fait date. Le travail d'unification

théorique reste problématique, sauf à prendre la forme d'une - éphémère - entreprise impérialiste, à l'initiative d'une théorie particulièrement puissante à un moment donné. Pour éviter de se trouver emprisonnés dans une école, comme le rappelle F. Chateauraynaud, les auteurs sont souvent tentés de juxtaposer une série de références hétérogènes. Au passage, la question méthodologique se retrouve instrumentalisée au profit de combats idéologiques ou de personnes, car les écoles se distinguent non seulement par le choix des objets et la position des problématiques, mais aussi par la manière de faire.

Deux rapports récents¹ ont mis en avant certaines faiblesses des études empiriques dans les sciences sociales en France : absence de bases de données publiques et d'accès aisé, manque de formation à la sociologie quantitative et à l'informatique, participation insuffisante aux grandes enquêtes internationales. Plus avant, pour ce qui concerne la sociologie, la frontière reste trop marquée entre sociologie empirique et théorie sociologique. Les conflits entre écoles de pensée et les oppositions de doctrines nuisent au développement de sciences sociales réellement ancrées empiriquement. Ces caractéristiques limitent nécessairement l'innovation méthodologique, ainsi que la mise en commun et la thésaurisation des innovations. Faute d'un tel cumul, combien de thèses répètent depuis le début des parcours déjà effectués par d'autres, parce que n'a pas lieu la mise en commun qui permettrait de reprendre les problématiques et les méthodes là où les précédents les ont portées ?

Nous vérifierons dans ce volume que non seulement les méthodes, mais aussi les outils, sont parties intégrantes du progrès de la connaissance. Les articles qui suivent associent tous peu ou prou ces deux dimensions. Sachant qu'une théorie doit pouvoir être testée de manière répétée, sur différents objets d'une même famille, et sur un même objet par différentes méthodes, les données brutes qui fondent le texte scientifique, les protocoles et les instruments d'enquête méritent d'être joints au texte scientifique. Le livret de code des enquêtes par questionnaires (cf. le questionnaire scolaire traité en analyse secondaire par P. Cibois), la transcription des entretiens semi-directifs ou non directifs (cf. M.-A. Montané), les divers documents d'appoint à l'entretien (cf. les images soumises au commentaire des interviewés chez C. Pina et E. Savarese²), les données statistiques primaires et leur procédure de recueil et de

¹ Silberman Roxane, *Les sciences sociales et leurs données*, Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, juin 1999, p. 33, 63 ; Godelier Maurice, *L'état des Sciences de l'Homme et de la Société en France, et leur rôle dans la construction de l'Espace Européen de la Recherche*, Rapport à l'attention du premier Ministre, Paris, avril 2002, p. 30, 63.

² Les documents d'enquête décrits dans les contributions de C. Pina et E. Savarese n'ont pu être publiés ici faute d'accord de la part de leurs ayants droit.

codage, les logiciels de traitement de données statistiques (cf. les encarts et annexes plus ou moins développés dans les articles passés en revue par P. Blanchard et C. Patou), textuelles ou autres (cf. l'importance du développement d'un logiciel adapté au traitement des controverses publiques chez F. Chateauraynaud), etc. font partie de l'argumentation scientifique au même titre que le cheminement conceptuel et les références théoriques. C'est l'examen détaillé et critique du détail de cette forme d'*appareillage* des sciences sociales qui permet la critique et l'innovation. P. Blanchard et C. Patou mènent par exemple un tel examen à propos d'une technique, l'analyse factorielle, dont l'ampleur de la diffusion et de la vulgarisation ne doit pas faire oublier les conditions strictes d'application en vertu desquelles elle se montre utile, et non décorative. C'est dans le même esprit de précision qu'E. Chevaucherie dissèque les conditions qui ont limité le développement, et surtout la légitimation comme méthode à part entière, de la comparaison en histoire politique. Il distingue justement les raisons extra-intellectuelles, liées au contexte historique, sociologique, politique de la recherche qui freinent cette ouverture méthodologique, des difficultés proprement intellectuelles à rendre compte des différences entre sociétés dans le domaine politique, où les caprices d'un individu - le Prince - peuvent suffire à changer le cours des choses, et donc à limiter le pouvoir explicatif des structures communes à deux ou plusieurs nations. E. Chevaucherie montre de plus les filtres successifs que les traditions historiographiques différentes et les traductions posent entre le comparatiste et son objet : la méthode de traitement a ici pour appareillage incontournable et piègeur les strates bibliographiques ajoutées aux strates d'archives.

Une partie des auteurs de ce volume développe ici des considérations méthodologiques qu'ils n'ont pas, ou pas suffisamment, pu développer en accompagnement de la recherche elle-même. La méthode semble arriver après la bataille, comme la chouette de Minerve. Cette démarche fait émerger une question : faut-il, pour des raisons de technicité, reléguer les méthodes en marge, dans les annexes ou les notes, ou dans une publication distincte ? Cette question apparemment anodine ne demande pas seulement comment rendre le texte le plus lisible possible, mais aussi, et plus fondamentalement, ce que signifie une étape « technique » au sein du processus scientifique. En termes d'aisance de lecture, annexes et notes ont naturellement pour fonction de soulager le corps du texte de manière à conserver à celui-ci sa légèreté. Un texte léger est fluide, se lit vite, et permet au lecteur de rester en alerte et de garder à l'esprit l'argumentation générale. La méthode suivie pour établir cette idée générale n'importe qu'en second lieu, et de manière optionnelle. Nous comprenons bien la fonction pratique, accessoire de la relégation de l'appareillage méthodologique, au même titre que la bibliographie ou des

argumentations dérivées ou secondaires par rapport à la thèse principale : il s'agit de mettre à l'aise. Ce que ne faisaient pas les anciens, naïvement convaincus qu'ils étaient de la nécessité, pour des raisons identiques de respect du lecteur, de détailler chaque point de l'argumentation dans le corps même du texte, quitte à lasser l'amateur, mais en se conservant l'attention du lecteur assidu³. C'est un changement de grammaire qui a eu lieu : à la structure grammaticale au sens strict, a fait place une structure spatiale de renvois, de parenthèses et de tiroirs (qui aboutit présentement à l'hyperlien des pages web). Une telle stratification de l'argumentation scientifique va sans doute de pair avec la spécialisation des compétences : un texte peut avoir des lecteurs présentant des niveaux de compétence et d'intérêt variés. Cette stratégie d'écriture répond aussi à des objectifs de marketing visant à prévoir plusieurs lecteurs au texte.

Mais le renvoi de la méthode en annexe ou en note signifie aussi que le corps du texte est l'argumentation scientifique par excellence, et que la méthode en est l'accompagnement optionnel, « technique », peu susceptible d'être discuté. Or la méthode est partie prenante de l'administration de la preuve : comment démontrer une mesure sans détailler l'instrument de la mesure ? Par ailleurs, la méthode résulte d'un choix (du grec *methodos* : route, direction vers un but), et donc a vocation à être débattue. Elle n'est ni vraie ni fausse, elle est pertinente ou non pertinente, donc, le plus souvent, discutable. Ces deux arguments montrent que la méthode fait partie du texte scientifique, au même titre que ce qui constitue dans une tradition dominante le corps du texte, à savoir la discussion conceptuelle. C'est manifestement le statut de la technique dans le processus d'exposition dans les sciences sociales qui est en jeu ici. La rhétorique argumentative et son lexique spécialisé, qui foisonnent en sciences sociales dans le corps des textes, voire dans les titres, ne sont-ils pas une technique au même titre que l'appareillage méthodologique ? Pour quelle raison place-t-on aujourd'hui les mots en haut de la page, et le reste (illustrations, chiffres, citations étrangères...) en bas de page ou en fin de texte, si ce n'est à cause d'une familiarité et un goût tout français pour les signes alphabétiques, au détriment des autres signes écrits ? Une discussion théorique, avec son lexique, ses procédures de raisonnement, ses référents est technique autant que l'enquête empirique qui la teste. Les deux dimensions du texte scientifique peuvent poser problème au profane, les deux méritent d'être mis à l'épreuve par une discussion critique.

³ Ernest Lavisse mentionne en 1881 le développement des notes sur le modèle des travaux universitaires allemands et les prescrit comme moyen de préciser les sources. Cf. : Lavisse Ernest, *Questions d'enseignement national*, Armand Colin, 1885, p. 2.

Loin du clivage qui sert parfois de prétexte entre la méthode et la théorie (cf. précédemment), un tel volume sur les méthodes rétablit en quelque sorte l'appareillage méthodologique en pleine page : il faut discuter du chemin suivi, parce qu'il conditionne le lieu d'arrivée. Et parce que, parfois, l'on trouve des chemins qui ne mènent *nulle part* : raison de plus pour entrer dans le détail d'une *technique* qui ne reçoit ce nom que de l'effort parfois laborieux et pourtant nécessaire que son établissement et sa défense nécessitent.

Une fois posé le principe du refus de hiérarchies inutiles, de nouvelles questions apparaissent. Comment évoluent les méthodes ? Comment en émergent de nouvelles ? Y a-t-il succession, conflit, ou coopération entre les générations de méthodes ? Sont-ce les facteurs externes ou internes qui dominent ? Nous avons demandé aux contributeurs de préciser leurs méthodes, d'expliquer les motivations de leurs choix, comment ils les ont mises en œuvre, quels résultats ils en ont tiré, et quels en étaient les avantages et les inconvénients. Il s'avère que le choix, l'aménagement ou l'invention d'une méthode se font après un parcours parfois long d'erreurs et de corrections. La méthode ne précède pas la connaissance, l'arrêt sur une méthode nécessite lui-même déjà une certaine connaissance de l'objet.

De la lecture de ces textes ressortent de nombreux facteurs d'innovation, que nous classerons pour la clarté de l'exposé en deux groupes : exogènes et endogènes au domaine intellectuel proprement dit. Sans permettre l'exhaustivité, la diversité des méthodes qui suivent nous permet d'illustrer un certain nombre de facteurs de ces deux groupes.

Les moteurs de l'innovation externes à l'ordre des idées peuvent dépendre de la résistance de l'objet aux méthodes classiques d'étude. Dans leur pratique de l'entretien libre ou semi-directif, M.-A. Montané et E. Savarese se trouvent par exemple confrontés à l'acquisition par les sujets de savoirs historiques et sociologiques qui empêchent d'appliquer les guides de questionnement habituels. L'interviewé, dirigeant local ou membre de la communauté pied-noir, est parfois apte à poser lui-même des questions pertinentes pour la recherche. C'est donc un dialogue qui s'instaure, dans lequel la problématique scientifique est discutée en tant que telle. M.-A. Montané se trouve de plus confronté à la complexification de la politique locale, devenue plus savante, à des niveaux de pouvoir plus nombreux, à des leaders plus entourés et moins accessibles. L'entretien doit préparer à surmonter les stratégies de maintien du secret et les tentatives d'inversion des rôles que développent aujourd'hui les dirigeants locaux.

Pour F. Chateauraynaud, le renouvellement des outils d'analyse des controverses publiques est rendu nécessaire notamment par l'amplification

de ces controverses. Le développement des médias, la diffusion et la vulgarisation de la compétence langagière, et, pour certains « dossiers » soumis à la controverse, l'internationalisation des polémiques (par exemple, l'affaire Sokal), rendent encore plus flagrante l'insuffisance des approches réductrices proposées par la statistique et la linguistique. Il est nécessaire de constituer des corpus textuels larges, hétérogènes, de taille variable, et sans autre critère de sélection que leur contribution au débat public. L'actualisation permanente du corpus permettra de repérer les inflexions, les ruptures dans les séries longues lorsqu'elles se produisent, comme lors des attentats du 11 septembre 2001 dans l'appréhension du risque d'accident nucléaire.

L'innovation méthodologique peut aussi découler de la prise de conscience de résistances plus ou moins conscientes de la part de la communauté scientifique. Ainsi, E. Chevaucherie explique les retards de l'histoire politique comparée par l'emprise de la nation comme cadre de constitution des identités politiques. Les historiens eux-mêmes subiraient l'emprise d'un cadre social de pensée difficile à transgresser. L'auteur appelle à la levée du hiatus entre une pratique scientifique déjà présente et féconde, seule apte à résoudre certaines énigmes, et d'autre part une reconnaissance et une théorisation timides et tardives de cette pratique.

De nouvelles méthodes naissent aussi de l'acquisition de compétences supplémentaires, originales, et encore plus de la combinaison de ces compétences en un individu ou en une équipe. E. Chevaucherie montre la nécessité de maîtriser en profondeur plusieurs langues pour comparer les systèmes politiques qu'elles nomment, ainsi que les modes de vie et les structures sociales qui ont vu se développer ces langues. Dans son analyse des risques sociaux pour la Caisse d'Allocations Familiales de Gironde, J. Chabaud est confrontée à la décentralisation, à la montée de l'exclusion et aux concurrences entre institutions. « Pour trouver leur place entre une famille qui n'est plus son seul objet légitime, un social qui se concentre sur les exclus et un territoire en recomposition avec lequel les relations restent à inventer, les CAF, dans leur dimension action sociale, doivent savoir anticiper et se positionner sous l'angle préventif. » Les instruments d'observation macrostatistiques habituels ne sont pas suffisants pour repérer les évolutions microsociales, et surtout leurs conséquences potentielles. La méthode Prisme d'identification et de mobilisation des travailleurs sociaux comble cette lacune en rompant avec la tradition de direction par le haut des politiques sociales. Les risques sont définis par les acteurs au plus près, observés au niveau local. Ils participent à une co-vision - entre acteurs sociaux, élus locaux et institutions concernées - des risques sociaux sur un territoire donné. La mise en commun des compétences fait progresser une connaissance auparavant émiétée.

Autre cas de compétences multiples, l'association Doxa (représentée par F. Chateauraynaud) doit cumuler des compétences en programmation informatique, en statistiques, en intelligence artificielle, en analyse de réseaux, en linguistique et en sémantique pour offrir une palette de fonctions opérationnelles par le logiciel Prospéro. Dans la logique des forums scientifiques et des listes de diffusion scientifiques sur internet, peu présents en France à ce jour, des séances de mise en commun permettent aux différents usagers de faire part des applications qu'ils en font et de leurs besoins en nouveaux développements de l'outil. Dans la revue systématique des usages de l'analyse factorielle menée par P. Blanchard et C. Patou, plusieurs études se sont avérées être collectives. L'informatique scientifique, la linguistique informatisée sont indispensables aux méthodes statistiques élaborées, et parfois la didactique afin d'explicitier la méthode. Comme l'illustre l'étude de P. Cibois sur la carrière scolaire des élèves issus de l'immigration, une fois établi un jeu de données unique adéquatement formaté, l'informatique permet aussi de multiplier les hypothèses et les manières de les tester, éventuellement en requérant plusieurs logiciels complémentaires. L'informatique déplace la charge de travail au début du traitement, pour ensuite multiplier les possibilités d'exploration, de simulation, de test.

Les innovations méthodologiques dépendent cependant en priorité de facteurs internes au champ intellectuel.

L'utilisation concomitante de plusieurs méthodes contribue à l'innovation, soit par complémentarité, soit par la mise en concurrence et la sélection de la plus adaptée. Dans le domaine du traitement statistique par exemple, les méthodes sont parfois complémentaires. Comme le montrent P. Blanchard et C. Patou, l'analyse factorielle utilisée seule permet d'explorer des « espaces » de modalités, d'affiner des classements que la théorie ne prévoit que grossièrement, de situer dans ces espaces des classes d'individus par la projection en éléments supplémentaires. Mais, au vu de la difficulté de représenter graphiquement des espaces à trois dimensions ou plus, les typologies d'individus qui en résultent restent souvent imprécises. Cette approximation irréductible dans la constitution des plans factoriels est surmontée dans plusieurs recherches par le recours aux variables-tests ou à la classification hiérarchique.

P. Cibois montre quant à lui qu'une analyse tabulaire peut rivaliser avec la régression logistique, avec l'avantage de procéder d'une manière plus comptable, donc plus transparente à un certain type d'intuition mathématique. Parmi une population d'élèves caractérisés par leurs comportements scolaires, une analyse factorielle a permis de définir une variable synthétique « bonne volonté scolaire ». La régression logistique permet ensuite de comparer l'effet « toutes choses égales par ailleurs » sur

cette bonne volonté scolaire de l'aptitude aux mathématiques, du sexe, de la catégorie professionnelle et de l'origine maghrébine. L'analyse tabulaire, qui consiste à recenser tous les croisements possibles des modalités des quatre variables explicatives, puis à comparer les scores de bonne volonté entre deux modalités en contrôlant les trois autres variables, donne un classement du pouvoir explicatif de chaque variable remarquablement proche de celui de la régression.

La mise en concurrence des méthodes est aussi un facteur de rupture chez F. Chateauraynaud et M.-A. Montané. Le premier remet en question la focalisation des linguistes sur la phrase, tout comme les réductions excessives opérées par les modèles statistiques et l'intérêt exclusif pour les mécanismes cognitifs dans le champ de l'intelligence artificielle. Toutes ces approches manquent l'objet même de l'enquête sociologique, les logiques groupales et sociales, tandis que les démarches inspirées de l'herméneutique font preuve d'une insuffisante documentation empirique. Pour M.-A. Montané, la comparaison porte sur la direction des entretiens. Pour cet auteur, la non-directivité est non seulement illusoire, mais elle postule une étrange inconscience des logiques sociales chez les acteurs. Une directivité assumée permet à l'interviewé d'exprimer la conscience pratique qu'il a de son action, tout en contrôlant les passages délicats, sous l'influence du chercheur, de la conscience pratique à la conscience discursive.

L'innovation méthodologique peut aussi tenir au déplacement du travail (observation, traitement ou présentation des données) vers de nouvelles échelles ou de nouveaux supports. Nous avons présenté ci-dessus comment le logiciel Prospéro (F. Chateauraynaud), grâce à la constitution de corpus larges de textes, passe à l'échelle du dossier de controverse. C'est cette logique de dossier qui fait émerger les configurations sociales dans lesquelles le débat se déploie. Dans plusieurs articles faisant usage de l'analyse factorielle (P. Blanchard et C. Patou), de nouveaux aspects d'un objet peuvent émerger des représentations graphiques. La représentation géométrique des données promue par J. Chiche et aut.⁴, au moyen des cartes d'individus regroupés en nuages, permet de comparer la capacité explicative du vote et celle de la diversité des opinions politiques. Les auteurs montrent ainsi l'hiatus entre l'offre partisane structurée en quatre grands partis, et les tendances émergentes l'opinion, parfois transversales à cette offre.

⁴ Chiche Jean, Le Roux Brigitte, Perrineau Pascal, Rouanet Henry, « L'espace politique des électeurs français à la fin des années 1990. Nouveaux et anciens clivages, hétérogénéité des électors », *Revue Française de Science Politique*, vol. 50, n°3, juin 2000, p. 463-488.

La méthode est féconde lorsqu'elle cherche à faire apparaître le caché, à le découvrir. Ce dévoilement peut reposer sur un stratagème, un contournement de la difficulté première : dans leurs enquêtes respectives auprès du renouveau Charismatique et des pieds-noirs, C. Pina E. Savarese doublent ainsi l'interrogation verbale d'une interpellation par l'image, afin de découvrir le caché religieux, spirituel, l'individu derrière la communauté, le rapport au politique derrière la morale et la mission religieuse (C. Pina), ou l'indicible, l'expérience existentielle de la guerre et de la migration (E. Savarese). Il s'agit pour ces deux auteurs de surmonter la réticence des enquêtés vis-à-vis de l'objet d'étude (la politique est illégitime chez les charismatiques) et vis-à-vis des intentions de l'enquêteur (crainte d'une mémoire concurrente chez les pieds-noirs). Dans une même logique de dévoilement, la démarche comparative chez E. Chevaucherie permet de faire saillir les reliefs de chaque histoire dans un nouveau paysage. Le dévoilement est tout aussi délicat chez M.-A. Montané lors de ses entretiens auprès de dirigeants politiques locaux. Seule une attitude de neutralité bienveillante, l'entretien d'une complicité qui permet une collaboration constructive permet de surmonter leur art permanent du secret, et de détecter en particulier « les raisons non avouables » de leurs comportements. Le chercheur propose un « contrat de communication » original, qui aménage une symétrie entre chercheur et interviewé, en dépit des dissymétries de capital social et intellectuel. Enfin, la mise à jour de facteurs cachés est la définition même de l'analyse factorielle (P. Cibois, P. Blanchard et C. Patou) : la standardisation des variables et les transformations matricielles visent à extraire des valeurs propres qui résument une proportion maximale de l'information initiale de la matrice. La force de cette méthode est, dans le cas idéal, de faire apparaître de manière inattendue certains groupes d'individus ou certains rapports entre variables.

C'est enfin de la prise en compte de la dynamique de l'objet que découlent de nouvelles méthodes. En mobilisant un réseau d'experts de terrain, J. Chabaud permet à la C.A.F. de réagir plus efficacement aux tendances sociales en cours. Dans la même logique, F. Chateauraynaud intègre dans Prospéro la possibilité d'actualiser en permanence le corpus. Tout nouvel événement survenant à l'instant t est replacé dans la perspective des acquis de l'analyse jusqu'à t . Toute nouveauté en termes de configurations discursives, des réseaux d'acteurs ou des cadres de référence est repérée.